

Angelica Garnett, ou le difficile héritage de Bloomsbury, Florence Noiville, [Le Monde](#), 8 juin 2001

A Forcalquier, on l'appelle « l'Anglaise ». Pour la trouver, il faut gravir des rues aux noms fanés – rue Mercière, rue Violette –, continuer vers la citadelle, marcher en direction d'une chapelle romane à demi enfouie sous les coquelicots et les orties, jusqu'à ce que surgisse enfin une maison basse contemplant tranquillement la chaîne du Lubéron. Une maison qui sent la peinture et l'essence de térébenthine. Il y a des couleurs, des craies partout, des huiles fines de chez Sennelier, des fusains épars, des pots de vernis « bistrot » et de fixatif, des pinceaux en bataille sur un exemplaire du TLS... « Excusez-moi, je dois emballer ce dessin. C'est pour une exposition que je fais à Londres. » Elle lève les yeux vers vous, deux grands yeux bleus très pâles : c'est alors qu'on la reconnaît... « l'Anglaise ».

Ce que l'on voit à cet instant, c'est cette fameuse [photo de Virginia Woolf par Gisèle Freund](#) : la transparence, la mélancolie du regard, l'ovale si bien dessiné du visage. Fille de l'artiste Vanessa Bell, l'aînée de la famille Stephen, et du peintre Duncan Grant, Angelica Garnett est la nièce de Virginia Woolf. A 82 ans, elle vit en Provence depuis 1984 : « Je connaissais bien la France, j'avais déjà eu une maison dans le Lot et j'avais toujours voulu y vivre. Je voulais aussi me séparer de [Charleston](#) qui me prenait trop et m'empêchait de peindre. Je voulais échapper à ça, échapper à tout, aux Anglais aussi. »

Pas facile d'être « une enfant de Bloomsbury ». Dans un précédent livre, [Trompeuse gentillesse](#), Angelica Garnett avait déjà décrit ce pesant héritage. Évoquant ce groupe de légende qui, au début du siècle, réunit la fine fleur de l'intelligentsia britannique – de Virginia et Leonard Woolf à l'économiste John Maynard Keynes en passant par les peintres Vanessa Bell et Duncan Grant ou par des écrivains tels que Roger Fry ou David Garnett – elle avait choqué ses concitoyens en montrant « qu'après tout une fille de Bloomsbury avait pu n'être pas complètement heureuse, et même déçue ».

Dans cette société extraordinairement libre et artiste, tout avait pourtant commencé pour elle comme dans un conte de fées. Né le jour de Noël 1918, ce petit ange voit se pencher sur son berceau David Garnett, de vingt-cinq ans son aîné, qui se promet de l'épouser. « Sa beauté est ce qu'elle a de plus remarquable, écrit-il à Lytton Strachey, une autre figure de Bloomsbury. Quand elle aura vingt ans, j'en aurai quarante-six, sera-ce scandaleux ? » Scandaleux, non, plutôt « surprenant et romantique », juge aujourd'hui Angelica. « C'était un peu l'histoire de la Belle au bois dormant. Je me suis réveillée, et il était là... »

Mais le conte vire au drame antique. A dix-sept ans, Angelica découvre que son père n'est pas Clive Bell, le mari de sa mère, mais Duncan Grant, qui vit avec eux à Charleston, et qui, « homosexuel avéré », est aussi l'amant de l'homme qu'elle épouse. « Je me suis débattue comme j'ai pu quand j'ai compris », dit-elle. Au début de cette liaison, Virginia avait condamné dans son *Journal* cet « événement familial fâcheux », traitant David Garnett de « vieux chien indolent et d'esprit primaire ». C'était exagéré. Garnett avait déjà publié son chef-d'œuvre, *La Femme changée en renard* (1922), qui montre toute la finesse de son talent. « Il était distingué, chaleureux, reconnaît Angelica. Simplement, il aurait été mieux en ami qu'en mari. »

Influencable et sensible, Angelica mettra « toute une vie à devenir [elle]-même ». Petite fille, à Charleston, elle est le centre du monde - « ce n'est pas pour rien qu'on m'a appelée Angelica, comme la princesse dans *La Rose et l'anneau de Thackeray* ». Vanessa dessine autour d'elle un cercle magique, Keynes lui offre des sels de bain, Roger Fry des bijoux. L'enfant est subjuguée par ces grandes personnes qui ont « le talent de rendre la vie extraordinairement excitante ». Leurs dons, leur intelligence irradient. Ouvert à toutes les libertés, Bloomsbury veut aussi combattre la « dictature » la plus pernicieuse de l'époque, le puritanisme victorien. Ainsi, sur le plan affectif, chacun doit-il pouvoir donner libre cours à ses aspirations, « quitte à multiplier les amours parallèles », tant il est évident pour tous qu'« aimer un seul être à la fois est une règle édictée par la seule société ».

Sans doute la petite Angelica n'a-t-elle pas conscience, alors, de la complexité des liens qui se tissent autour d'elle : Vanessa, mariée à Clive Bell aimé de Virginia, elle-même mariée à Leonard et qui aime Vita Sackville-West, laquelle, épouse de Lord Nicholson, est amoureuse de Violet Trefusis... Aujourd'hui, elle en veut toujours à sa mère de l'avoir élevée comme un enfant gâtée et surtout de lui avoir menti sur ses origines (« ça allait contre toutes les idées de Bloomsbury, c'était aberrant »). Mais sa rancœur s'est adoucie. Dans [Les Deux cœurs de Bloomsbury](#), elle salue « l'immense exploit psychologique » qui consistait, pour ces écrivains, ces intellectuels et ces artistes, à « vivre ensemble dans l'harmonie » tout en « continuant à exprimer leurs fantasmes » – ce qui traduisait à leurs yeux une conception haute et civilisée de l'amour. Cela ne l'empêche pas d'avoir des mots très durs pour Vanessa Bell, dont on a beaucoup décrit la grâce et le magnétisme, et qu'elle montre plutôt comme une « autocrate » possessive, quoi que peu sûre d'elle, régnant jalousement sur son « univers miniature ». Beaucoup d'autres portraits émaillent ces pages : celui de Virginia, bien sûr, « grande taquineuse », « impudente flatteuse », intimidée pourtant par les vendeuses lors des après-midi de courses à Londres, ou celui de Duncan Grant, qui « n'était pas insensible au charme féminin, pourvu que sa propriétaire ne lui demandât pas d'être un adulte – ce que Vanessa ne fit jamais ». Mais le plus touchant est sans doute le tableau croisé des deux sœurs, ou deux « cœurs », de Bloomsbury, la parfaite connivence, l'amour et la rivalité qui les liaient, les délicieux moments de ce qu'elles appelaient leurs « bons petits papotages » et la certitude de chacune que, « ce qui lui manquait, elle ne le trouverait que chez l'autre ».

Avant de prendre congé, Mrs Garnett dévoile quelques-uns de ses trésors : deux coupes sur linoléum de Duncan Grant, de part et d'autre du piano, une étude de Vanessa Bell « pour le grand portrait de Lady Strachey à la Tate Gallery », une couverture à l'aquarelle, de la même Vanessa, pour *Les Vagues*... Son travail à elle ? Elle esquive la question : « La peinture, c'est soi. Parler de soi est difficile. » D'autant que, fille d'une femme « extrêmement douée », elle reconnaît avoir, pendant des années, cherché à être « comme elle ». Aujourd'hui, c'en est fini, assure-t-elle. « J'ai le sentiment d'une existence à rebours. Je suis beaucoup plus heureuse et plus jeune que lorsque j'avais vingt ans. »

Pourtant, lorsqu'on repasse dans l'atelier de cette enfant de parents trop doués, trop libres, trop égoïstes sans doute, on est soudain frappé d'une chose : l'omniprésence de l'ovale. L'ovale immortalisé par Gisèle Freund, ou celui, punaisé en carte postale, de Baptiste, le pierrot triste joué par Jean-Louis Barrault dans *Les Enfants du Paradis*. « Oui, explique Angelica Garnett, c'est une forme facile à faire, comme un œuf. » Elle confesse : « C'est aussi l'héritage, la forme du visage de ma mère, de ma tante, de ma grand-mère. » Puis, baissant ses beaux yeux bleus, comme une petite fille prise en faute : « C'est vrai. Cela me fascine... Je ne peux pas m'en détacher. »

Voir aussi [Angelica Garnett, ou le difficile héritage de Bloomsbury](#), Florence Noiville, *Le Monde*, 7 juin 2001 et [La « molécule » du bonheur](#), Christine Jordis, *Le Monde*, 14 juillet 1995